

*CARMEN POSADAS*

# LE RUBAN ROUGE

roman

TRADUIT DE L'ESPAGNOL  
PAR ISABELLE GUGNON

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

Titre original : *La Cinta roja*  
Éditeur original : Editorial Espasa Calpe, S.A.  
© Carmen Posadas, 2008  
ISBN original : 978-84-670-2875-1

ISBN 978-2-02-102879-9

© Éditions du Seuil, mai 2010, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.editionsduseuil.fr](http://www.editionsduseuil.fr)

*À Jaime, mon premier petit-fils*



## PRÉAMBULE

Quand j'étais petite, pendant les longs et bien souvent ennuyeux cours d'histoire, mon livre sous les yeux, je m'amusais à feuilleter les pages qui n'avaient pas encore été abordées et ne m'arrêtais que sur les illustrations les plus attirantes. C'est ainsi que je découvris un portrait de Teresa Cabarrus et, en dessous, la légende suivante :

*Espionne et aventurière espagnole qui mit fin à la Terreur sous la Révolution française. Condamnée à la guillotine, maîtresse d'assassins et de futurs empereurs, elle fut aussi marquise, révolutionnaire, princesse et mère de dix enfants.*

Il était alors fréquent, du moins dans mon lycée, que les vacances arrivent sans que nous ayons terminé le programme. Cette année-là, nous n'avions pas eu le temps d'étudier la Révolution française. Nous le fîmes l'année suivante, mais, dans le manuel de sixième, il n'y avait pas de portrait de l'aventurière et espionne espagnole, que j'oubliai pendant des années, jusqu'au jour où un tableau de Goya me fit penser à elle. Les portraits de la plupart des personnalités liées à la Banque d'Espagne ont été conservés dans cette institution fondée sous Charles III. L'un de ses fondateurs était François Cabarrus. Lorsque je demandai des précisions sur ce gros monsieur peint par Goya, vêtu d'un pantalon court d'une étrange

couleur mordorée, j'appris qu'il s'agissait du père de mon aventurière de la Révolution française.

Les vies qui comportent des clairs-obscurs, des hauts et des bas, des moments sublimes, des périodes d'accablement ou d'indigence m'ont toujours intéressée, ainsi que les personnages historiques qui, sans avoir été en première ligne, sont capables de changer le cours des événements et donc de modifier l'avenir. Tel est le cas de mon héroïne. Ajoutons que Teresa ou Thérésia, ainsi qu'elle se faisait appeler pour conserver le côté espagnol de son prénom, était une femme extraordinairement belle. Je préfère signaler ce détail en redoublant de prudence, car il influe en général sur la perception qu'on a de quelqu'un, surtout s'il s'agit d'une femme. Il est d'ailleurs étrange que presque tous les biographes de Thérésia Cabarrus aient été des hommes. Chacun d'eux avoue avoir été fasciné par le personnage, voire amoureux de lui. Je ne crois pas que la fascination et encore moins l'amour soient de bons points de départ lorsqu'on souhaite s'atteler à une biographie. L'individu fasciné tend à modeler la réalité et les personnages selon ses désirs. Il reste parfois en surface, ne traite que de l'aspect extérieur, de l'écume et non de l'essence, de l'anecdotique. En ce qui concerne Thérésia, il est très facile de commettre cet impair, car elle était en effet futile, physiquement belle, et de nombreuses anecdotes parsèment sa vie.

Les biographies les plus anciennes qu'il m'a été donné de lire la dépeignent comme une poule de luxe ou, dans le meilleur des cas, une courtisane. Elles se plaisent à décrire le rôle de déesse du Directoire qu'elle joua avec sa grande amie Joséphine. Elles parlent de sa façon particulière de se vêtir (ou de se dévêtir) de tuniques romaines fendues jusqu'à mi-cuisse, de ses seins nus aux aréoles cerclées de brillants. Elles citent ses fêtes, où étaient conviés les personnages les plus célèbres de l'époque : La Fayette, Mirabeau et Talleyrand juste après la Révolution ; Napoléon, Fouché et Chateaubriand sous le Directoire. Elles soulignent sa frivolité, l'usage

insolent qu'elle fit de sa beauté, la manière dont, après la mort de Marie-Antoinette sous la guillotine, elle fut considérée comme la reine ou la déesse profane de la Révolution, mi-sainte, mi-putain, surnommée Notre-Dame du Bon Secours. Elles reconnaissent ses mérites pour avoir contribué à la fin de la Terreur et son rôle de Némésis auprès de Robespierre, mais elles en font un outil entre les mains d'acteurs plus remarquables du point de vue politique, comme le machiavélique Fouché ou l'ambitieux Barras.

D'autres biographies, plus récentes, aiment mieux la présenter sous les traits d'une espionne de la cour d'Espagne ou, plus injustement, d'une simple marionnette dont les fils étaient activés à distance par son père, le comte de Cabarrus, avec l'aide de Godoy. Aventurière, intrigante, prostituée, espionne, frivole, marionnette... Je crois que si elle avait été moins belle, elle aurait inspiré aux chroniqueurs d'autrefois des épithètes moins dédaigneuses. Mais même ses biographes les plus « fascinés » ne peuvent s'empêcher de signaler d'autres épisodes qui contredisent sa réputation de mangeuse d'hommes. D'abord à Bordeaux, puis à Paris, elle joua un rôle primordial en sauvant des milliers de gens de la guillotine. C'est elle qui incita Jean-Lambert Tallien à conspirer contre Robespierre et à mettre fin à l'un des épisodes les plus sanglants de l'Histoire. C'est elle aussi, toujours généreuse, qui se tourna ensuite vers Joséphine quand elles se retrouvèrent toutes deux en prison, condamnées à mort, puis, deux ans plus tard, vers un militaire inconnu qu'on appelait encore Napoleone di Buona-parté.

Il faut préciser que Thérésia Cabarrus connut la douceur de vivre des premières années du règne de Louis XVI et de Marie-Antoinette, puis la Révolution française et la Terreur, la scandaleuse frivolité du Directoire, l'Empire, la défaite de Napoléon à Waterloo et son exil à Sainte-Hélène. Elle fut un témoin exceptionnel de ces temps périlleux et devint ensuite princesse de Chimay, mère dévouée de dix enfants, châtelaine dans le Hainaut. On raconte que

vers la fin de ses jours, elle dit : « Quel roman que ma vie, n'est-ce pas ? Parfois, je me dis que tout cela n'était qu'un rêve. »

Il paraît que le soir du 14 juillet 1789, après la prise de la Bastille, Louis XVI demanda au duc de La Rochefoucauld : « Est-ce une révolte ? » « Non, Sire, c'est une révolution », lui répondit le duc, passionné par le langage de la science et de l'astronomie, qui commençait à se populariser à l'époque. Le duc ne se trompait pas. Il s'agissait bel et bien d'une révolution dans le sens le plus copernicien du terme : une gravitation causée par les meilleurs sentiments de l'homme, le désir de liberté, de fraternité, d'égalité. Un virage à cent quatre-vingts degrés conçu pour en finir avec les privilèges de la noblesse et les inégalités entre classes, mais qui connut le sort de Saturne dévorant ses enfants. « Le rêve de la raison produit des monstres », écrivit Goya pour expliquer l'une de ses peintures noires. On pourrait dire la même chose de cette période que nous connaissons tous sous le nom de Révolution française, au cours de laquelle l'être humain fut capable du plus sublime comme du plus bas et du plus abject. C'est dans ce décor et sur cette trame que se sont tissées l'histoire de Thérésia Cabarrus et celle de ce beau rêve.



## LE SOUVENIR DE LA GUILLOTINE

On m'assure que ce sera une mort sans douleur. Il paraît qu'il suffit de fermer les yeux et d'attendre dix à douze secondes. J'entendrai d'abord le sifflement de la lame, puis un bref souffle d'air et, enfin, un coup sec, rien de plus. Nous avons répété hier dans les moindres détails le comportement à adopter avant de monter à l'échafaud. Car là où je me trouve à présent, dans la prison de la Force, à Paris, nous mettons notre mort en scène. C'est une façon singulière de passer le temps et de nous garantir que nous entrerons dans l'Histoire avec élégance. Quand on m'a amenée ici, il y a quelques jours, j'ai eu peine à croire ce que je voyais. Des dames et des messieurs dont la décapitation aurait bientôt lieu s'amusaient à la mimer sans rien oublier, soucieux de garder constamment la tête haute et le regard fixe. Ils cherchaient, et j'ai fini par les imiter en m'exerçant moi aussi, à serrer au mieux leurs mâchoires pour refréner un éventuel claquement de dents pendant le trajet en charrette jusqu'à la place où s'élève la guillotine.

– Tâchez de porter deux chemises ce jour-là, m'a dit hier un vieux monsieur à la barbe poivre et sel qui n'est aujourd'hui plus des nôtres. Certes nous sommes en été mais, à l'aube, les températures sont trompeuses, et nul ne doit prendre pour de la peur un tremblement qui n'est dû qu'au froid. Et maintenant, ma chère amie, a-t-il ajouté en regardant une belle créole qui, à ce qu'on

dit, s'appelle madame de Beauharnais, poursuivons la répétition. C'est à vous.

La veuve de Beauharnais ne goûte pourtant guère ces jeux. Elle préfère pleurer sur son sort, que ce soit en silence ou bruyamment. Je n'ai rien à objecter à cela. Chacun affronte sa fin comme il le peut, avec désolation ou dignité. Peu importe l'attitude choisie puisqu'elle mène à la même lame affûtée. Je crois cependant que, le moment venu, j'opterai pour la seconde : le regard fier et vêtue de deux chemises pour ne pas trembler dans la froidure matinale. Papa disait toujours que la *petite Thérèse*\*<sup>1</sup> avait de grandes dispositions pour le théâtre. Il avait toujours raison et, jusque dans la mort, je n'irai pas le contredire car ma fin ressemblera beaucoup à celles qu'on embellit en les mettant en scène. Mais à présent, observons d'un peu plus près comment mes autres compagnons d'infortune se préparent pour leur dernier voyage. Je vois là-bas une jeune fille qui n'a guère plus de quinze ans. Ses cheveux sont coupés à hauteur de la nuque afin de ne pas gêner la chute de la Grande Égalisatrice, ainsi que nous l'appelons. Nous disons aussi *la Louissette*\* ou *la Veuve*\*. « Regarder par le vasistas révolutionnaire » ou « se faire raser par le couteau national », c'est être guillotiné. Je sais que c'est difficile à croire, mais, à la prison de la Force, on dit ou on fait bien des choses le sourire aux lèvres. La jeune fille qui retient mon attention a un ruban rouge noué autour du cou. Un clin d'œil, une petite plaisanterie entre nous, les prisonniers. Certains aiment figurer de la sorte la future entaille de la Grande Égalisatrice dans leur chair. Plus loin, un homme d'une quarantaine d'années s'exerce avec une dame rousse à faire des révérences que tous deux esquissent devant la populace (*les trico-teuses*\*, *les sans-culottes*\*) qui assiste aux exécutions. « Les messieurs font comme ça, les dames comme ça »... Il ne leur manque

1. En français dans le texte (de même que tous les mots en italiques suivis d'une astérisque mise à la première occurrence dans le texte). (*NdT*)

plus que la musique et le reste des paroles de cette chanson enfantine que *Mademoiselle*\* nous avait apprise à Madrid, à mes frères et à moi, pour nous familiariser avec la langue de notre *bon papa*\* : « Sur le pont d'Avignon, on y danse, on y danse... Les beaux messieurs font comme ça, et puis encore comme ça... »

Dans cette prison, on danse presque autant qu'on aime. Non, je fais erreur : on aime plus qu'on ne danse, comme si la mort était une grande orgie incitant à la lascivité. Je vois d'ici une dame s'abandonner à ces jeux avec l'un de nos geôliers et, plus loin, la belle jeune fille au ruban rouge enlacer un monsieur ayant dépassé la soixantaine. Je vois aussi deux femmes ensemble ; deux hommes ; deux hommes et une femme ; deux femmes et deux hommes... S'il faut en croire mes yeux, l'amour ici ressemble beaucoup à madame Guillotine : tous deux sont de grands et parfaits égalisateurs. Peu importe qui on aime du moment qu'on aime ! Nous sommes encore vivants, c'est tout ce qui compte. Demain, ce ne sera plus le cas.

J'ai essayé de m'assoupir un moment, mais il fait trop chaud. Il se peut que j'aie somnolé car j'ai rêvé de ce qui arriverait demain, le 9 thermidor de l'an II. Il est beau, ce calendrier révolutionnaire qui compte les années à partir du 5 octobre 1793, l'année de la mort de Louis Capet. J'aime aussi le nom des mois, qui sont tous des réminiscences agricoles ou météorologiques : brumaire, mois des brumes ; frimaire, mois du froid ; vendémiaire, mois des vendanges ; thermidor, mois d'intense chaleur... Les autorités révolutionnaires ont décidé de diviser l'année en douze mois de trente jours. Les cinq jours qui restent pour arriver à 365 sont fériés : l'un célèbre les idées révolutionnaires ; un autre le talent ; le troisième est une ode au travail ; le quatrième encense la vertu et le cinquième, les actions héroïques. Dommage que ces dernières aient été si terrifiantes au cours de l'an II. Le mois de nivôse, par exemple, peut se vanter d'avoir vu tomber douze têtes toutes les cinq minutes. « Ô liberté, que de crimes on commet en ton nom ! »

aurait dit madame Roland, l'âme des Girondins, peu avant de monter à l'échafaud. Et moi, que dirai-je, demain, quand ce sera mon tour ? Je vais devoir trouver une jolie phrase qui soit aussi courte et sensée que celle-ci. Réfléchissons.

\*

Moi, Thérésia Cabarrus Galabert, j'aurais voulu faire débiter mes Mémoires sur les derniers moments que j'ai passés à la Force, quand il ne me restait que quelques heures à vivre. J'avais l'intention d'ajouter quelques détails sur la façon dont nous appréhendions la mort à cette époque. Je comptais ensuite raconter ce qui m'est arrivé le lendemain du jour où je devais monter à l'échafaud, et comment on passe de la guillotine à la gloire en très peu de temps. Je souhaitais m'attarder là-dessus et relater comment le 9 thermidor (27 juillet 1793) marqua la fin de la Terreur et non celle de Thérésia Cabarrus. Il me semble que cela n'aurait pas manqué d'intérêt pour ceux qui apprécient l'ironie et les pieds de nez de l'Histoire. Mais la cadette de mes dix enfants, Marie-Louise, qui veut que je rédige mes souvenirs avant ma mort ou avant que je sois trop vieille pour qu'il m'en reste, n'est pas d'accord et préfère que je relate les faits dans l'ordre, que je commence par le commencement, que j'explique comment une fillette née à Carabanchel a pu devenir la reine de Paris. « Reine », tel est le mot qu'elle a employé. Ma petite Marie-Louise – je me demande si je ne devrais pas l'appeler María Luisa, c'est plus espagnol et cela convient mieux à l'état d'esprit d'une dame âgée qui raconte sa vie – aime beaucoup les romans d'amour. Elle insiste sur l'importance du respect de la chronologie, fondamental, car le temps a passé et il ne reste plus de témoins directs de la Révolution française ou de l'arrivée au pouvoir de Napoléon Bonaparte. « Il faut bien situer le cadre historique. C'est de l'histoire ancienne, maman, dont presque tous les acteurs ont disparu. N'oublie pas que nous

sommes en 1835 », me dit-elle. Très bien, je ferai selon son désir. Mon vieil ami Napoléon repose en paix dans sa tombe depuis plus de dix ans et moi aussi, je sens que la fin est proche.

Je commencerai donc par le commencement, c'est-à-dire ma naissance, et j'aborderai ensuite les raisons pour lesquelles je me suis rendue en France peu avant la prise de la Bastille. Je décrirai aussi à qui voudra bien me lire le Paris de Marie-Antoinette, frivole, aimant les fêtes et les amours interdites sans savoir qu'un tiers de ses habitants mourraient bientôt sous la lame de l'implacable engin du docteur Guillotin. Oui, ainsi s'appelait ce brave homme auquel les premiers chefs politiques de la Révolution avaient demandé d'inventer un moyen d'éviter la colère du peuple qui, dans sa ferveur, prétendait un jour sur deux rendre justice lui-même dans les rues de France. La guillotine était une alternative plus « humaine », disait-on, car elle provoquait une mort moins douloureuse que la pendaison, une mort révolutionnaire puisque, pour reprendre une phrase de l'époque, « l'arbre de la raison doit être arrosé de sang ». Mais j'anticipe de nouveau. Il est encore tôt pour expliquer comment le plus beau des rêves s'est changé en cauchemar. Mieux vaut relater les faits dans l'ordre, comme le conseille ma fille. Commençons donc par Carabanchel et la journée torride du 31 juillet 1773.



I

*Ceux qui n'ont pas connu  
cette époque ne savent pas  
ce qu'est la douceur de vivre*







## MA NAISSANCE ET MES PREMIÈRES ANNÉES

Ceux qui disent que je suis venue au monde juste à temps pour éviter la calomnie mentent. Pour donner plus de crédit à mes futures frasques amoureuses, certaines personnes sont allées raconter que j'étais née très exactement neuf mois et dix jours après le mariage de mes parents, célébré en secret. Dans les mentalités de l'époque, convoler secrètement signifiait que les jeunes mariés avaient fui ensemble, s'attirant la disgrâce même si le doux péché avait été par la suite sanctifié par monsieur le curé. Situer ainsi ma naissance aurait été du meilleur effet, mais comme je me suis promis de ne point travestir la vérité, il me faut contredire mes biographies les plus sentimentales. Il est vrai que mes parents se sont mariés en cachette alors que maman n'était encore qu'une enfant, mais je suis venue au monde bien plus tard. J'ai, du reste, deux frères aînés. Quoi qu'il en soit, la rencontre de mes parents ne laisse pas d'être romanesque. Né à Bayonne dans une famille de négociants, mon père s'était brouillé avec mon grand-père, qui décida de l'envoyer tracer sa route à Valence, chez Antonio Galabert, l'un de ses correspondants. Galabert l'accueillit comme un fils et – toujours en vertu de la morale très stricte de l'époque – mon père le remercia en tombant amoureux de sa fille, ma mère.

Il paraît qu'une nuit, réveillée, ma grand-mère maternelle entendit des pas furtifs qui l'inquiétèrent. Elle avertit mon grand-père,

qui alla voir ce qui se passait sur le palier et surprit mon père sortant de la chambre de ma mère, ses chaussures à la main. La situation était si claire qu'elle n'admettait qu'une seule interprétation, pourtant mon père expliqua avec beaucoup d'aplomb que, malgré leur jeune âge (il avait dix-huit ans et ma mère, quatorze), ils étaient déjà mariés. Il le prouva à mon grand-père en lui tendant d'une main qui, avouons-le, tremblait légèrement, un document attestant que le bon monsieur Galabert n'avait subi aucun dés-honneur. Afin de faire taire les mauvaises langues qui abondent dans toutes les villes, qu'elles soient grandes ou petites, la famille décida qu'il valait mieux les éloigner et envoyer le couple juvénile hors de Valence, à Carabanchel Alto, où le grand-père paternel de ma mère possédait une savonnerie. « Nous laverons ainsi cette tache familiale », aurait dit monsieur Galabert, dont l'humour était plutôt primaire. Et c'est ainsi que, dès le lendemain, mes parents entamèrent une nouvelle vie.

\*

Ces petits détails galants constituent ma préhistoire. D'autres, tout aussi singuliers, ont trait au tempérament de mon père dans sa jeunesse et annoncent déjà le caractère inquiet et entreprenant qui lui permettra de se hisser à une position confortable. Je pourrais rapporter une foule d'anecdotes à ce sujet, mais je préfère céder la parole à un chroniqueur d'exception qui n'est rien moins que Gaspar Melchor de Jovellanos. Plus tard, il devint l'ami et le défenseur de mon père dans des phases difficiles. Il relate comme suit la raison pour laquelle mon père quitta Bayonne pour se rendre à Valence :

François Cabarrus étudia à l'école des pères de l'Oratoire, à Bayonne. Il avait des dispositions pour les lettres et un talent particulier pour l'éloquence et la poésie. À dix-sept ans, il aspirait

déjà à une liberté à laquelle il ne pouvait prétendre en restant sous l'autorité paternelle. Un jour, il émit le souhait qu'un de ses amis restât dîner, mais il ne parvint à fléchir son père ni en personne, ni en requérant l'intervention de tiers. Cette dureté injuste exaspéra considérablement l'esprit ardent de François, qui décida à compter de ce jour de s'octroyer la liberté que la déraison lui refusait. Il fréquentait les salons libéraux, allait au théâtre, entrait et sortait quand bon lui semblait, et cette conduite rebelle que son père n'osait pas réprimer obligea ce dernier à l'envoyer loin, plus concrètement à Valence.

Par la suite, Jovellanos devint ministre de la Justice de Sa Majesté Charles IV et mon père, ce jeune homme à « l'esprit ardent », fut l'un des fondateurs de la Banque de Saint-Charles, appelée plus tard banque d'Espagne. Mais en 1773, année de ma naissance, leur existence en était encore à ses balbutiements. Le jeune Jovellanos rêvait de se faire un nom dans le monde des lettres et venait d'écrire une comédie intitulée prophétiquement *Le Coupable honorable*. Mon père, quant à lui, était encore loin de devenir le conseiller de Charles IV ou de se lier d'amitié avec des personnages aussi éminents qu'Olavide, le comte d'Aranda ou même Godoy, futur prince de la Paix, dont il partagerait l'intimité et même, comme l'affirment certains, les projets de conspiration. À l'époque, François Cabarrus n'était qu'un petit Français sympathique et infatigable à la tête d'une savonnerie qui ne se trouvait même pas à Madrid, mais dans le village voisin de Carabanchel.

Pourtant, après notre naissance, mon père s'employa à nous dispenser une éducation raffinée, à croire qu'il était convaincu que le destin des Cabarrus était de s'enrichir et de gravir le plus rapidement possible les échelons d'une échelle sociale toujours glissante. Nous avions par exemple un maître de musique, qui nous enseignait la guitare et le clavier, et parlions français avec Mademoiselle. Mon père avait aussi engagé d'autres précepteurs, chargés de nous apprendre l'histoire, les mathématiques, le latin et l'italien.

Aucune des disciplines contribuant, selon lui, à faire l'harmonie d'un être ne fut oubliée, hormis la religion. J'en profite pour préciser que mon père était libre-penseur, fervent admirateur de la toute récente indépendance des États-Unis d'Amérique, lecteur assidu de Voltaire et de Rousseau et, par conséquent, grand adorateur de la déesse païenne de notre siècle qu'était la Raison. « Un vrai franc-maçon », murmuraient les gens dans son dos lorsque j'étais petite. Mais j'ignorais alors ce que signifiait ce mot et pourquoi il devait être prononcé à voix basse.

Mes jeunes années s'écoulèrent placidement, et je ne savais pas comment François Cabarrus avait amassé sa miraculeuse fortune, que certains qualifiaient d'obscur. Si, en 1782, avec l'accord de nouveaux amis influents tels que le comte de Floridablanca, mon père intervint dans la fondation de la Banque de Saint-Charles, je n'en fus pas informée. J'ignorais que cette idée était à l'époque si novatrice, si révolutionnaire qu'en France Mirabeau lui-même présentait dans ses traités mon père comme un économiste aventureux et visionnaire. Et je me moquais d'apprendre que la création de la Banque de Saint-Charles signifiait un changement radical dans les pratiques financières de l'Espagne, car elle autorisait la « conversion en argent liquide de toutes les lettres de change, bons de trésorerie et billets à ordre » qu'on y présentait. Tout ce que je savais alors, c'est que notre maison était de plus en plus vaste et notre jardin de plus en plus luxuriant. J'étais assez perspicace pour remarquer que les tenues de ma mère, une femme très belle, mais mélancolique à l'extrême, devenaient de plus en plus sophistiquées. Les perruques qu'elle se faisait envoyer de France étaient fort extravagantes : l'une représentait par exemple un grand bateau aux voiles déployées. « Un de ces jours prochains, ma fille, quand tu seras plus âgée et que tu suivras la mode de Versailles, tu pourras toi aussi porter des perruques aussi belles, presque aussi hautes que celles de l'*Autrichienne*\* », me disait Mademoiselle.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : IMPRIMERIE DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE  
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2010. N° 99803 (XXXX)  
IMPRIMÉ EN FRANCE

